

chailot
théâtre national
de la danse

Festival d'
Automne



Faustin Linyekula / artiste associé
& Franck Moka
Profanations

8→10 oct. 2025

Dossier de presse

saïson 25→26

Chailot - Théâtre national de la Danse OPUS 64 | Valérie Samuel

1, place du Trocadéro, 75116 Paris - theatre-chailot.fr f @ d y i n

Festival d'Automne à Paris

Attachées de presse

01 40 26 77 94

chailot@opus64.com

Patricia, Aurélie, Fédelm

Attachés de presse

Rémi Fort

06 62 87 65 32

r.fort@festival-automne.com

Yoann Doto

06 29 79 46 14

y.doto@festival-automne.com



©Franck Moka

8→10 oct.	Salle Firmin Gémier, 1h10
Conception, direction musicale et film	Franck Moka
Chorégraphie, mise en scène et film	Faustin Linyekula
Assistante dramaturgie et mise en scène	Pendeza Mulemba
Avec	Franck Moka (machines), Huguette Tolinga (percussions), Inès Mangominja (danse), distribution en cours
Production	Studios Kabako/ Isaac YENGA
Coproduction	Chaillot – Théâtre National de la Danse, Théâtre Vidy-Lausanne, Festival d'Automne à Paris, KVS Bruxelles (en cours)
Soutien	Arts and Humanities Division, New York University Abu Dhabi
Avec le soutien de	

DANCE BY
REFLECTIONS
VAN CLEEF & ARPELS

Création le 25 septembre → 1er oct. au Théâtre Vidy-Lausanne

8→10 oct FAP & Chaillot -Théâtre national de la Danse / Paris



Profanations est une traversée entre concert, danse et cinéma, une célébration furieuse face à l'histoire coloniale du Congo. Faustin Linyekula et Franck Moka y convoquent la musique comme un cri, une transe collective où guitares, percussions et voix s'entrelacent en une litanie électrique. Un long morceau sans fin, une prière devenue révolte : c'est l'acte de profaner, de briser le cycle de la souffrance et de la domination. Une femme seule, debout, danse jusqu'à l'épuisement, portant en son corps l'insoumission d'un peuple. À la croisée des formes artistiques, Profanations prolonge les recherches menées aux Studios Kabako, fondés par Linyekula à Kisangani. L'artiste, qui se définit comme un raconteur d'histoires, poursuit son travail sur la mémoire du Congo. Aux côtés de Franck Moka, il façonne un spectacle où chaque note, chaque geste, interroge la place de l'art face aux violences politiques et sociales. L'histoire de la danse contemporaine africaine est marquée par ces corps en résistance, de Germaine Acogny à Gregory Maqoma. Profanations s'inscrit dans cette lignée en la confrontant à la brutalité du présent. Une célébration, une dernière fête peut-être, pour conjurer la tristesse et réaffirmer le pouvoir du mouvement. Comme l'écrit le chorégraphe, Profanations est "encore une histoire de nègres qui essaient de rester debout. Et qui font la fête, la dernière fête peut-être, pour surtout ne pas mourir tristes. Car demain, on ne sait pas."

Entretien avec Faustin Linyekula et Franck Moka réalisé pour le Festival d'Automne à Paris par Samuel Gleize Esteban en juin 2025

Dans quel contexte s'est déroulée la création à Kisangani ?

Faustin Linyekula : L'incertitude est notre état normal. Nous établissons certes des plans, mais nous devons toujours rester sur le qui-vive, agiles et prêts à réagir. À Kisangani, même sans que les rebelles ne soient là, il y a de plus en plus d'insécurité. En décembre dernier, nous avions prévu une session de travail au Congo, mais la situation commençait à se tendre : la seule solution était de nous retrouver à la frontière côté rwandais, car même si le Rwanda est directement impliqué dans la guerre au Congo, nous sommes encore en sécurité là-bas. Cela résume bien le contexte dans lequel nous créons. À partir de là, le spectacle consiste à dire : tout s'écroule peut-être, mais le Congo n'est pas mort. Malgré les ruines, malgré le sang, malgré les viols, nous sommes là.

Franck Moka : *Profanations* interroge la possibilité de se réinventer, chaque jour, au milieu d'une violence qui nous construit et dont on porte les traces. Il y a quelques jours, je me suis remis à lire *Les Damnés de la terre*. Fanon y écrit cette phrase qui, pour moi, résume aussi bien cette pièce : « *la grande nuit dans laquelle nous fûmes plongés, il nous faut la secouer et en sortir* ». Cela résonne bien avec ce que nous essayons de faire.

Profanations se présente à la fois comme un spectacle et un concert. Comment s'y articulent la musique et la danse ?

Faustin Linyekula : J'ai toujours travaillé avec des musiciens. Si je tourne autant autour de la musique, c'est parce que je sens que je peux capturer à travers elle quelque chose de la vie au Congo. La musique est, au Congo, l'un des derniers espaces où l'on trouve encore la possibilité de rêver. Lorsque tout s'écroule, nos chanteurs, qui apparaissent comme les derniers à réussir dans ce pays, même si la réalité n'est pas toujours aussi rose.

Franck Moka : Quand on parle de « musique congolaise », on parle de la musique populaire. C'est une musique très dansante que je mélange, dans le spectacle, avec des éléments de musique électronique. Depuis quelques années, la musique populaire congolaise est effectivement devenue l'une des dernières choses qui marchent encore au Congo. Mais tel que je le vois, c'est aussi un outil qui permet de créer de l'amnésie par rapport à la situation du pays. Évidemment, la musique est un espace d'évasion, mais elle peut être bien plus que cela. Elle peut justement réveiller notre sens des responsabilités par rapport à ce qu'il se passe autour de nous, appeler à une autre manière de résister que l'oubli.

Vous dites du spectacle qu'il vise à redonner à croire. Dans le même temps, son titre, Profanations, se pose à rebours de la religion.

Faustin Linyekula : Au Congo, il y a à tous les coins de rue des églises qui prêchent des miracles, parce qu'il semble que l'on a besoin de miracles pour continuer ne serait-ce qu'à nous lever chaque jour. Peu à peu, j'en suis venu à me demander : n'est-ce pas parce que l'on prie trop dans ce pays que l'on ne cesse de s'enfoncer ? L'un des enseignements du christianisme est d'accepter, mais si l'on accepte tout le temps la gravité sans la défier, peut-on réellement s'en sortir ? En travaillant sur la chorégraphie, l'interprète Inès Mangominja et moi évoquions l'idée que faire de la danse classique occidentale au Congo aujourd'hui serait révolutionnaire, justement parce que le ballet classique est une discipline qui défie la gravité. Ces danseurs qui se lèvent, qui s'élèvent, voilà peut-être l'esprit que l'on doit avoir. Vis-à-vis de la religion, la question serait alors : peut-on prier autrement, prier pour d'autres dieux qui, justement, nous permettraient de briser ce cercle ?

Franck Moka : Une image est restée gravée pendant longtemps dans mon esprit, qui est aussi l'un des points de départ du film autour de la Cène que nous projetons dans *Profanations*. Dans la maison de mon enfance, au milieu du salon, il y avait une image de la Cène entourée de photos de mes parents, mes frères et sœurs et moi. C'était l'endroit où notre mère nous rappelait à quel point Dieu était parmi nous, à nous observer. Comment est-ce qu'aujourd'hui, puis-je me tenir face à ces tableaux-là et dire les choses telles que je les pense, telles que je les ressens, sans avoir à me demander ce que Dieu aurait voulu que je fasse ? Est-ce qu'aujourd'hui, on peut se permettre de prier non pas pour demander à Dieu, mais pour lui dire de nous rendre des comptes ?

Faustin Linyekula : Aujourd'hui, il est normal pour un Congolais de tenir un discours de haine contre le Rwanda. À ce titre, envisager de se rendre au Rwanda si l'on ne peut pas travailler au Congo, comme nous l'avons fait, est déjà blasphématoire. C'est pourtant une aberration que l'Organisation de l'unité africaine, à sa fondation au début des années 60, ait stipulé que l'on ne toucherait pas aux frontières héritées de la colonisation. Dire que je veux pouvoir naviguer aussi librement que possible dans la région parce que j'y appartiens, c'est aussi une profanation par rapport à ce dans quoi le pouvoir veut nous enfermer.

Dans Profanations, c'est une femme qui se met à danser.

Faustin Linyekula : J'ai longtemps travaillé

d'abord et surtout avec des hommes, avec l'excuse qu'au Congo, il n'est pas simple, pour les femmes, de se dédier à l'art. Il y a du vrai là-dedans, mais si la société ne leur laisse pas cette place, ne puis-je pas, aujourd'hui, créer des opportunités pour qu'émergent des voix féminines ? Depuis quelques années, aux studios Kabako, nous construisons des projets avec en tête cette interrogation-là. J'ai rencontré Inès Mangominja lors d'un atelier à Bukavu en 2021. Dès qu'elle commence à danser, Inès dégage une puissance inouïe. C'est pour cela que j'ai eu envie de travailler avec elle. J'ai ensuite su qu'elle donnait des ateliers à l'hôpital de Panzi avec des femmes qui ont été agressées ou violées. Pour elle, c'est comme un miracle que ces femmes, qui ont été meurtries dans leur chair, fassent revivre quelque chose dans leur corps en dansant. Cela a résonné en nous, et nous y avons beaucoup pensé en créant le spectacle.

Biographies



Faustin Linyekula par lui-même

On me connaît comme danseur, chorégraphe, mais j'aime dire que je suis un raconteur d'histoires. Je raconte mes histoires à travers les mots, la danse, les images fixes ou en mouvement. Je vis et travaille à Kisangani, en République démocratique du Congo, ex Zaïre, ex Congo belge, ex État Indépendant du Congo, propriété privée de Léopold II, roi des Belges.

En 2001, après avoir voyagé et travaillé pendant huit ans entre l'Afrique et l'Europe, je suis retourné sur les ruines de mon pays et j'ai fondé les Studios Kabako à Kinshasa, d'abord comme un espace pour le théâtre et la danse. Lorsque, six ans plus tard, nous avons déménagé à Kisangani, dans l'est de la RDC, les Studios Kabako se sont ouverts à la musique et au cinéma. Parce que s'affranchir du regard colonial pour façonner nos vies à notre manière est le premier pas vers un avenir dont nos enfants pourront être fiers. Et pour cela, aucune énergie créatrice ne doit être laissée de côté, quelle que soit sa forme artistique. Les Studios Kabako sont donc depuis un refuge pour les jeunes artistes congolais et africains, offrant un accompagnement à long terme, de la formation à la production et diffusion.

J'ai tourné dans des théâtres, des festivals et des musées à travers l'Europe, l'Afrique, l'Océanie et les Amériques, notamment le MoMA et le Metropolitan Museum à New York, l'Africa Museum à Tervuren, la Tate Modern à Londres, le MUCEM à Marseille, le Festival d'Avignon, le New Zealand Festival, la Sharjah Biennial, le Théâtre de la Ville et le Festival d'Automne à Paris, Le Manège de Reims où j'ai été artiste associé de 2018 à 2021.

J'ai été l'Artiste de la Ville de Lisbonne en 2016, et artiste associé du Holland Festival en 2019.

J'ai reçu le Principal Award 2007 du Fonds Prince Claus pour la culture et le développement, le Curry-Stone Design Prize 2014, la Soros Arts Fellowship en 2018 et le Tällberg / Eliasson Global Leadership Prize 2019.

En septembre 2024, j'ai rejoint la faculté de l'Université de New York à Abu Dhabi en tant que Professeur visiteur Assistant de pratique théâtrale.



Franck Moka

Artiste aux pratiques multiples basé à Kisangani en République démocratique du Congo.

Entre le son, la musique, la vidéo, le film et l'installation, son travail est une recherche de réinvention du soi face aux violences sociales, politiques et historiques du Congo.

Il débute dans le rap à la fin des années 90 Il et devient l'alter ego de Parnas qu'il accompagne en studio et sur scène au Congo, et en Europe avant de s'initier en autodidacte en M.A.O, d'où il commence rapidement à programmer de la musique et à développer des œuvres sonores.

Il se forme auprès de Faustin Linyekula, de Jean Paul Delore pour la scène et est initié au cinéma par Gaël Teicher.

Depuis plusieurs années, il compose pour la scène notamment pour Dorine Mokha dans Entre deux II: Lettre à Guz puis dans Entre deux : Testament pour Faustin Linyekula dans "Lisbon my Lisbon" et réalise la bande son et la vidéo de "My body my archives"; avec Elia Rediger il signe la musique de "Oh Boyoma" et est présent dans "The Ghost are returning" du groupe 50.50.

Il a présenté des installations sonores et multimédia à la Biennale de Lubumbashi en 2017 et en 2022, également au Kunsthalle à Mayence dans le cadre de l'exposition : Unextractable: Sammy Baloji invites. Il a réalisé le sound design de Tongo Saa, un long métrage de Nelson Makengo en 2024 ; et il a assuré la direction photo du film Arbre de l'authenticité de Sammy Baloji.

Il a écrit et réalisé son premier court métrage Home Sweet Home qui a été présenté en première au Festival International du Film de Rotterdam en 2021 et a parcouru dans plusieurs festivals. Il développe actuellement son premier long métrage Mars & Gath à côté des courts-métrages La Table de l'équité (titre provisoire) qui fait partie du projet Profanations qu'il co-crée avec Faustin Linyekula, et Elikia.

Artiste associé aux Studios Kabako, il en est le coordinateur artistique depuis 2021. Il anime plusieurs ateliers et échanges artistiques localement et à Lubumbashi.